

Kevin Lambert
TU AIMERAS CE QUE TU AS TUÉ
Montréal, Hélotrope, 2017, 213 p., 21,95 \$

François Blais
LES RIVIÈRES, SUIVI DE LES MONTAGNES :
DEUX HISTOIRES DE FANTÔMES
Québec, L'instant même, 2017, 191 p., 22,95 \$

Hans-Jürgen Greif
Université Laval



La vie de fantômes parfois mortifères

On le sait : les fantômes sont diaboliques, effrayants et, surtout, imaginaires. Pourtant, à l'Halloween, le soir du 31 octobre, ils peuplent les rues des villes de l'Amérique du Nord, de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Irlande, partout où se trouvent des habitants d'origine celtique. C'est une fête que les enfants attendent avec impatience ; ils se déguisent pour faire peur à ceux qui leur donnent des friandises en échange de l'assurance qu'ils ne reviennent plus les hanter. Mais quand on se prend pour un fantôme, comme cela arrive dans le premier roman de Kevin Lambert, *Tu aimeras ce que tu as tué*, la police ou l'hôpital psychiatrique ne se montrent guère indulgents.

Lambert situe son récit à Chicoutimi, sa ville natale, où se passent des choses inquiétantes. Un des héros — il y en a beaucoup — porte le nom de l'auteur. Bel homme viril, il vient de coucher avec Paule, qui a profité d'un séjour dans une clinique clandestine cubaine pour se défaire du sexe de Paul. Dans cette nuit, annonciatrice de l'avalanche d'horreurs qui s'abattra sur la ville, Paule, danseuse érotique au bar *JR*, va concevoir et mettre au monde un garçon (la médecine cubaine fait des merveilles) que son père, inspiré par le diable, fera basculer dans les gueules de

fauves du zoo bien connu. Mais bien avant l'infanticide, il aura déjà tué Sylvie, l'amie de Faldistoire, le jeune garçon qui raconte ce qui s'est passé à Chicoutimi : Kevin Lambert, après sa nuit avec Paule, s'est hissé derrière le volant de sa souffleuse et a entamé la montagne de neige en face de la maison d'une petite fille qui s'était creusé un refuge aléatoire pour elle et son chaton. Avant que les fraises ne l'atteignent, le lecteur suit dans le détail les tentatives désespérées de la fillette qui tente de s'extirper de son trou. Mais le moulin l'attrape et, le temps d'une seconde, éjecte un jet rougi.

Paule a été maudite par sa famille à cause de ses rêves transsexuels, alors que « [t]out ce qui est sexuel est profondément refoulé à Chicoutimi et dans les environs. [...] Le sexe, à Chicoutimi, est surtout de l'ordre du sous-sol et de ses activités, quand on se lève la nuit sans faire de bruit, qu'on ouvre l'ordi pour se crosser sur la pénétration hardcore, du bareback [...]. » Faldistoire est intimement persuadé que Chicoutimi doit subir le châtement de Sodome et Gomorrhe. (Soit dit en passant : le nom Faldistoire, à l'allure poétique, désigne un siège pliant pour un évêque catholique. À ceux qui ignorent le sens du mot, il dit : « Ouvrez le dictionnaire, crisse d'imbécile. ») Dans toute l'histoire qui se lit comme une suite de nouvelles, les unes brillamment imbriquées dans les autres et dans un ordre croissant en violence, le sexe règne en maître. L'histoire ou, si l'on se sent obligé de lui attribuer un genre, ce roman, dont le livre fait fi à bien des égards pour le bonheur du lecteur, tourne autour du personnage principal à la langue bien pendue, aux réflexions venimeuses et justes, aux mots aiguisés comme des rasoirs. Faldistoire est un fantôme — car il est mort, assassiné lui aussi mais revenu à la vie comme Sylvie et l'hécatombe des enfants massacrés —, rempli de colère, de haine, de reproches acérés, ce fantôme, donc, asservit tous les beaux hommes de Chicoutimi, en premier lieu le tueur Kevin Lambert, avant de les livrer au tremblement de terre, au feu et au soufre tombés du ciel, dans la bataille finale, l'Armageddon qui détruira à jamais la ville tant détestée.

Faldistoire est l'élève intelligent de la mère taroteuse de Sylvie. Il apprend vite à prévoir l'avenir. La huitième carte, qui désigne la Justice, il la commente ainsi : « J'ai appris à voir le monde à partir de toi, Chicoutimi. Je n'ai aucune reconnaissance. [...] [L'enfant] n'a rien à rendre, il doit tuer ceux qui lui ont fait voir le jour. Tu es père et mère tout à la fois, Chicoutimi, et je te détruirai pour former de nouvelles généalogies. » (Chapitre *Ce que disent les tarots*) Bien entendu, il s'agit d'une illustration de *Totem et tabou* de Freud. De toute manière, l'auteur met Faldistoire sur le canapé et le plonge dans l'Apocalypse finale, avec ou sans son meilleur ami, Almanach, le seul qui va se détacher de lui, non sans peine (les noms ne sont jamais choisis innocemment, on s'en doute bien). Dans *Attentats*, la dernière partie du roman, la ville tant détestée subit le sort que lui réservent les anges exterminateurs, les enfants morts de Chicoutimi, revenus pour sentir « le soufre et [voir] des colonnes de feu mont[er] dans le ciel ». La terre est secouée par des spasmes provoquant des failles béantes, tout brûle, les maisons explosent, les fuyards sont traqués par Sylvie qui les anéantit, vous l'aurez deviné, à l'aide d'une énorme souffleuse. C'est le triomphe de la mort. Nous assistons à la résurrection des cadavres, magnifiquement conservés par les soins des embaumeurs — impossible de ne pas penser au livre d'Anne-Renée Caillé, *L'embaumeur* — qui se joignent au délire des jeunes terroristes, dont la devise est : « La destruction est notre manière de bâtir. »

N'en disons pas davantage. Ce livre, qu'il faut déclarer d'ores et déjà « meilleur premier roman de l'année », mérite d'être lu partout, ici et ailleurs. Il s'agit d'une charge brutale, excessive à souhait, implacable, d'une révolte qui ne fait pas de prisonniers, littéralement, face à l'étroitesse d'esprit, à la bigoterie, à la peur, au mépris de l'autre et de sa différence, à l'endogenèse spirituelle, à l'hypocrisie, au désœuvrement dans les banlieues et à tout ce qui est détestable dans

notre bien-pensante société, politiquement correcte, réglementée à l'excès. *NB* : Lecture à éviter si vous habitez la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean, le ciel vous tombera dessus, car Dieu et les morts l'ont vouée à l'ordalie. Et n'oubliez pas de regarder en arrière : vous ne serez pas changé en statue de sel, mais des spectres invisibles sont prêts à vous en faire voir de toutes les couleurs. Oubliez Chicoutimi, la ville perdue.

Dans un tout autre registre agissent les fantômes dans les deux histoires de François Blais, *Les Rivières* suivi de *Les montagnes*. D'abord, parlons du genre : comment appeler ces textes, chacun d'une longueur d'environ 90 pages ? D'après les plus récentes définitions, il ne s'agit pas de nouvelles mais de romans brefs. Depuis 2006, avec la mise en marché du livre numérique, le monde de l'édition francophone accepte le terme *novella*, encore trop souvent associé à la littérature anglophone, que les éditeurs de langue française classent dans leurs catalogues sous la rubrique « nouvelle ». Quoi qu'il en soit, les deux textes sont aussi passionnants que les romans de l'auteur, par exemple *La nuit des morts vivants* (2011), *La classe de madame Valérie* (2013) ou le recueil de nouvelles *Cataonie* (2015, de vraies nouvelles qui, mine de rien, n'ont rien à envier aux meilleures nouvelles de l'heure), dans lesquels Blais « dégage l'improbable poésie » d'existences sans éclat, pour reprendre la belle formule de Patrick Bergeron. Ce qui lie ce livre à celui de Lambert est le sexe, qui occupe le rôle central : chez Blais prime la passion de l'homme pour les filles impubères, vouées à la mort.

Même si on vous cachait le nom de l'auteur, la lecture de l'une ou l'autre novella vous dirait qu'il s'agit d'un « Blais classique » par sa mise en scène des lieux, par le déroulement des « événements », composés de petits gestes quotidiens mais qui prendront une dimension d'une importance telle que le lecteur ressent une tension sans cesse amplifiée alors qu'il ne se passe — presque — rien, par les informations sur les personnages dits secondaires, par la façon de cerner le point central de l'« action ».

Nous sommes au centre commercial Les Rivières, à Trois-Rivières, centre calqué sur ceux de nos voisins du Sud, bazar d'un goût éclectique et prétentieux. Les planchers brillent de propreté, soignés par le préposé à l'entretien qui lorgne au passage les clients, les badauds et les employés. L'homme a le regard vif et l'oreille fine. Il enregistre la présence des habitués vieillards, la beauté presque insoutenable d'une jeune femme, son ami, futur étudiant au département de cinéma à l'UQTR, une femme blonde en fauteuil roulant, un pédophile, un couple dans la trentaine en route pour Roberval pour arriver à temps avant que la mère de l'homme ne meure. Ils sont accompagnés de leur fille, huit ans, « qui mérite qu'on lui consacre un paragraphe de présentation, puisqu'elle va mourir bientôt ». S'ajoutent deux membres de l'équipe de sécurité, dont le responsable est un ancien hockeyeur, colosse qui a failli faire partie de la LNH, et son adjoint.

La future victime du meurtrier s'appelle Clémentine Lacombe. Aux yeux du pédophile, qui travaille à son mémoire de maîtrise portant sur Laviolette, fondateur contesté de la ville, elle n'a pas ce qu'il cherche, trop maigre, trop jeune. Il ne pratique pas sa « passion », mais a failli succomber une seule fois et en demeure profondément perturbé. Nous apprenons son histoire d'amour avec une fillette qui adorait les fantômes et ne parlait et ne rêvait que d'eux. Les autres personnages remarquent peu Clémentine, sauf la dame blonde en fauteuil roulant, l'air revêché, qui lui lance un mot gentil. La fille trop belle cherche un emploi d'été. Son copain, autrefois éperdument épris d'elle avant de brusquement déchanter (devinez la raison en lisant l'histoire), veut écrire le scénario d'un film où l'on voit le meurtrier dans chaque séquence. Clémentine rejoint deux garçonnetts dans l'aire de jeu. Son père, pressé de cueillir le dernier souffle de sa génitrice (alors qu'en réalité, il joue sur son téléphone), lui demande de rejoindre sa mère aux

toilettes. Elle court au petit coin, hésite devant trois portes. Au moment où s'ouvre celle qui est destinée aux parents qui prennent soin de leurs enfants, l'employé d'entretien remarque le sourire radieux sur le visage de Clémentine qui connaît et accompagne à la sortie un homme grand, habillé de noir. *Exit* Clémentine pour ne plus revenir. Grand branle-bas au centre commercial : parents affolés, administration perplexe, inquiétude des clients qui ignorent qu'un crime vient d'être commis, sans oublier l'ancien hockeyeur, futur principal suspect à cause de sa taille. La police le relâche ainsi que l'étudiant pédophile qui confesse avoir tué la petite et l'implore de l'arrêter. Cependant son histoire a trop de trous pour être crédible.

La fin de la première histoire ? Il n'y en a pas. On ignore toujours l'identité de l'homme en noir, parti avec Clémentine à bord d'une jeep couleur bourgogne. La voiture, son chauffeur, le présumé cadavre de la fillette ont disparu.

Le lecteur reconnaît sur-le-champ la plume de l'écrivain et sa narration qui le caractérisent : chaque personnage est *vivant*. Avec une enviable fluidité, Blais décrit, apparemment de manière détachée, les détails, ceux des lieux (allez voir sur Internet pour vérifier) et de la vie des acteurs du drame. Dès le début, le lecteur les voit et les entend parler chez eux, dans leur intimité. Rien n'est oublié, de la nouvelle caissière blonde chez A&W à la source d'inspiration pour le scénario du film dont rêve l'ami de la plus belle fille du monde. Il s'agit de « La mère aux monstres », célèbre nouvelle de Maupassant où le narrateur remarque des enfants difformes et leur mère, la silhouette élégante, qui porte un corset pour rester désirable, nouvelle que Blais changera de manière... étonnante (lisez les pages 46 et 47, elles en valent le coup). Nous connaissons la vie gâchée de l'ex-hockeyeur et son drame familial, la relation tristounette des parents de Clémentine, incapables de divorcer (pas encore, mais ça viendra), la vie de la policière, historienne de l'art, séduite et abandonnée par son amant. Elle interroge un passant d'origine roumaine ayant connu *ad nauseam* les méthodes de la Securitate. Un monde en miniature, fermé, où chacun fait figure de suspect.

Une novella policière manquée ? Attendez de lire la seconde, « Les montagnes », racontée par un écrivain au seuil de la vieillesse, en résidence à la maison Stanislas-De-Neef à Saint-Étienne-des-Grès, « village sans charme et gonflé de prétention [...] vomit par les dieux au milieu de la forêt mauricienne », autrement dit : un bled, un arrière-petit village où l'on s'ennuie à mort. Toutefois, la grande demeure de l'écrivain méconnu qu'a été le sieur De Neef est hantée par une fillette que le nouvel occupant aperçoit régulièrement de sa fenêtre de salle de bains. Une nuit, l'écrivain en résidence la croise devant sa porte et, sous une impulsion, il prend trois clichés d'elle. En rentrant, il découvre, horreur !, qu'au lieu des yeux, elle n'a que des trous sanguinolents. Dès ce moment, notre héros veut quitter les lieux, mais comme chez les chats, la curiosité l'emporte et il procède à une enquête. De toute évidence, la petite écolière a été assassinée, tout comme l'ont été Clémentine Lacombe et Cédrika Provencher, dont la disparition, le 31 juillet 2007, a fait les manchettes jusqu'à l'identification de son crâne, trouvé en décembre 2015, dans la forêt à Saint-Maurice.

Pour l'écrivain-narrateur, il reste à retracer l'endroit où la fillette a été enterrée et à identifier le meurtrier. L'entreprise s'avère difficile. Et voilà que notre détective retrouve l'un des témoins les plus importants lors de la disparition de Clémentine, l'homme de l'entretien ménager, Éric Thibodeau, dont nous connaissons l'histoire d'amour. À partir de ce moment, l'enquête du limier improvisé avance, pas à pas. Il va de soi que je ne livrerai aucun indice, ni sur les circonstances ni sur la solution de l'énigme, digne d'un sombre polar comme l'aurait écrit Henning Mankell, une construction sans faille, logique dans sa monstruosité humaine. Il faut lire l'une et l'autre novella pour suivre les narrateurs.

Dans l'œuvre de Blais, il s'agit d'un récit à part, paru un an après la publication d'un « ravissant » livre pour enfants, *752 lapins*, où une princesse cherche l'un de ses sujets qui a pris la clé des champs. Cependant, avec Blais, mieux vaut rester prudent : ce conte, illustré magnifiquement par Valérie Boivin, à première vue drôle et enjoué, fait fi des *happy endings* associés au genre. La souveraine lapine abandonne sa quête pour retourner chez elle, préférant se prélasser dans un bon bain. Au diable éthique et morale ! Le même effet se produit avec ces deux novellas : après avoir lu la première, le lecteur reste sur sa faim, alors que dans la seconde — surprise ! — un sceptique invétéré envers tout ce qui est paranormal devient non pas un aficionado de fantômes, mais il demeure perplexe après son aventure avec sa pupille « Frédérique » énucléée : il a suivi les indications *écrites* que lui a laissées la jeune victime rôdant sous forme de fantôme. La fin de l'histoire ressemble à s'y méprendre à un roman d'Agatha Christie dans un persiflage habile et ironique du polar classique et populaire, mais plus simplifié. Encore fallait-il trouver le subterfuge auquel le meurtrier a eu recours.

Sans la verve de l'un et l'intelligence de l'autre, on aurait eu moins de plaisir à accompagner les deux auteurs. Pour parodier Sartre : après la lecture des deux livres, nous comprenons que les fantômes, c'est nous. Pas besoin de gril ou de chambre d'hôtel meublé à la Napoléon III.